Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

16 | 2016

Accélération

L'histoire (dis)continue

Judith Lyon-Caen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1134>

DOI : 10.4000/elh.1134

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 231-234

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « L'histoire (dis)continue », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1134>

Tous droits réservés

L'histoire (dis)continue

Histoire souterraine, histoire des discontinuités, histoire de ce qui a été oublié, enfoui ou effacé : l'histoire du XIX^e siècle cherche désormais à s'écrire « à rebrousse-poil » et à défaire les images et les linéarités familières du siècle des révolutions et du chemin de fer. Le projet historiographique de Michèle Riot-Sarcey, du *Réel de l'utopie* (Albin Michel, 1998¹) au tout récent *Procès de la liberté*² en passant par *1848, la révolution oubliée*, coécrit avec Maurizio Gribaudi (La Découverte, 2008), et de nombreux ouvrages sur l'histoire du féminisme et de la différence des sexes, a ainsi dessiné une ligne singulière au sein des études dix-neuviémistes. L'attention de l'historienne aux « expériences perdues », aux « significations oubliées », nourrie par une référence constante aux thèses « Sur le concept d'histoire » de Walter Benjamin, inspire désormais bien des historiens qui ont appris, dans un dialogue parfois critique avec Michèle Riot-Sarcey, à prêter l'oreille aux chuchotements ou aux possibles non advenus de l'histoire du XIX^e siècle. Le propos de l'essai historiographique cosigné par Emmanuel Fureix et François Jarrige, *La Modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX^e siècle français*³, est bien de défaire ces continuités construites *in situ* et transmises par l'historiographie : « l'apprentissage de la démocratie », qui

relie 1789 à la III^e République en arasant la singularité des expériences révolutionnaires de 1830, de 1848, de la Commune et d'autres épisodes insurrectionnels ; « le siècle du progrès », de l'industrialisation, de la modernisation des villes et des campagnes, de l'alphabétisation. Progrès, République, modernité, mais aussi : fabrique des identités nationales, affirmation de l'État, expansion impériale. Pour Emmanuel Fureix et François Jarrige, comme pour Michèle Riot-Sarcey, il ne s'agit pas de défaire des mythes historiographiques – qui nierait la modernisation urbaine et les progrès de l'alphabétisation ? –, mais de comprendre comment ces récits ont été produits et transmis, et, surtout, de faire émerger d'autres récits de l'histoire du XIX^e siècle que la transmission historiographique a oubliés ou effacés. Ces historiens proposent de ce fait une histoire plus sombre et plus incertaine qui doit se lire comme une exploration des envers de la modernité : une histoire des exclus de la démocratie, de l'exploitation des travailleurs, de l'oppression coloniale. Les thématiques traditionnelles des manuels d'histoire du XIX^e siècle sont ainsi défaites les unes après les autres : modernisation économique et modernité urbaine ; construction de l'État ; apprentissage de la démocratie ; affirmation de

l'individu; expansion coloniale. Certes, aucune de ces relectures n'est tout à fait neuve en tant que telle. François Jarrige et Emmanuel Fureix ont écrit, chacun à leur manière, des histoires pleines de tensions et de larmes, qu'il s'agisse, pour le premier, des modalités conflictuelles de l'industrialisation ou, pour le second, des transmissions révolutionnaires et des émotions politiques au temps des monarchies censitaires. S'appuyant sur ces précédents travaux, et convoquant une historiographie dix-neuviémiste désormais profondément renouvelée, les deux historiens construisent une synthèse subtile, qui inquiète, complexifie, nuance le grand récit de l'histoire du XIX^e siècle sans toutefois le bouleverser: il faut rendre justice au souci d'équilibre et de lisibilité présidant à l'ensemble de cet essai, qui présente un remarquable état de la recherche dix-neuviémiste aujourd'hui.

Désenchantement: le terme appartient à l'histoire littéraire, qui, le rappellent Emmanuel Fureix et François Jarrige, a tôt inscrit le XIX^e siècle sous le signe de la désillusion, qu'il s'agisse du «romantisme noir» de Mario Praz ou de l'«école du désenchantement» de Paul Bénichou. Comment accorder la désespérance rageuse et les humeurs spectrales de générations de lecteurs en proie aux anxiétés du «mal du siècle» avec l'histoire triomphante de la modernité? Emmanuel Fureix et François Jarrige ont voulu donner une place à la «réflexivité intense et inquiète des sociétés du XIX^e siècle» (p. 384), qui vient rencontrer, selon eux, le désenchantement de leur génération d'historiens, confrontés à la «crise» de l'histoire et à l'effondrement des grands paradigmes unificateurs. Le désenchantement des historiens ressemblerait-il «comme un frère» à l'étranger

vêtu de noir de *La Nuit de décembre* d'Alfred de Musset? Notre propre inquiétude dote en tout cas le XIX^e siècle d'une lisibilité, et donc d'une modernité nouvelles.

Modernité, actualité: l'essai d'histoire des «pratiques éphémères de la liberté» au XIX^e siècle proposé par Michèle Riot-Sarcey s'inscrit d'emblée sous le signe d'un questionnement contemporain. En sortant de la continuité historique écrite par les «vainqueurs», en faisant ressurgir des expériences et des pensées «minoritaires, fugitives, utopiques», Michèle Riot-Sarcey entend faire «résonner leur actualité dans l'espace critique» contemporain. Aboutissement de décennies de travail sur les révolutions du XIX^e siècle, ce livre d'histoire «souterraine» propose tout d'abord de défaire le fil chronologique du récit. 1848 constitue le cœur de l'ouvrage, point de départ d'une enquête rétrospective sur les transmissions de 1789 dans les mémoires, la gestuelle, les pratiques insurrectionnelles du premier XIX^e siècle. 1848 forme ensuite le socle d'une histoire alternative du second XIX^e siècle, jusqu'aux luttes ouvrières des années 1900: ici, Michèle Riot-Sarcey montre comment l'histoire du mouvement ouvrier français s'est écrite, au prix de quels arasements, de quels oublis, de quelle évacuation des «questions sociales» telles que les femmes et les hommes de 1848 les avaient formulées; elle tente également de retrouver, dans la Commune ou dans les appels à «l'autonomie ouvrière» de la fin du siècle, le fil ténu d'une histoire effacée de la souveraineté populaire.

Le projet est ambitieux, foisonnant: il fait voisiner une plongée dans les revendications, les débats, les actes de parole et d'écriture des femmes et des

hommes du ^{xix}^e siècle, avec des digressions théoriques nourries par la grande connaissance qu'a l'auteure des théoriciens critiques de la modernité, Adorno ou Benjamin. *Le Procès de la liberté*, de ce fait, n'est pas un livre sur l'histoire des révolutions du ^{xix}^e siècle, même si de nombreuses pages contribuent à éclairer les grammaires militantes et les pensées ouvrières de «l'association des travailleurs». Michèle Riot-Sarcey fait entendre les «voix» du passé, en cheminant dans des massifs de textes rarement lus, qui éclairent autrement l'histoire du ^{xix}^e siècle, comme les écrits de pétitionnaires de 1848. Les contextes précis de production de ces textes, leur inscription dans une histoire politique insurrectionnelle, demeurent en arrière-plan, car c'est bien la force de proposition théorique alternative de ces expériences effacées de la liberté et de la fraternité des travailleurs qui intéresse Michèle Riot-Sarcey.

Avec *Le Procès de la liberté*, l'auteure poursuit une histoire du refoulement, de l'oubli des expériences populaires, qui était déjà présente dans le livre sur 1848 cosigné avec Maurizio Gribaudi: oubli dont l'historiographie du ^{xix}^e siècle, telle qu'elle a d'emblée été écrite et transmise aux historiens du ^{xx}^e siècle, est à la fois l'instrument et le symptôme. Mais comment déceler les processus d'effacement? Michèle Riot-Sarcey privilégie les coups de sonde dans l'art et la littérature. Chez Courbet ou chez Flaubert, l'historienne voit les révélateurs des processus d'enterrement, d'enfouissement, d'ellipse des promesses non advenues de 1848. Chez Hugo, dans *Les Misérables*, elle lit une recomposition du temps qui enfonce l'insurrection dans le passé, dans l'autrefois, tout en faisant sortir le peuple

de l'histoire réelle en le retrouvant sous l'espèce du sublime. Le «devenir libre» du peuple, que les hommes de 1830 ou de 1848 appellent parfois «socialisme», sombre dans l'inintelligible.

Du «désenchantement» de la modernité invoqué par Emmanuel Fureix et François Jarrige à «l'enterrement» (à Ornans) des espoirs révolutionnaires, en passant par le spleen et le mal du siècle, il est intéressant de voir ce que l'historiographie actuelle du ^{xix}^e siècle fait d'une littérature qu'elle ne souhaite plus considérer comme un réservoir de «sources» ou de «documents» sur les évolutions politiques, sociales ou culturelles du passé. Dans les deux livres, la rupture historiographique passe par un usage singulier, proprement contrapontique, de la littérature du ^{xix}^e siècle, convoquée pour donner la formule du temps, en exprimer les «vérités latentes», selon l'expression de Michèle Riot-Sarcey. Au point que l'on se demande si la littérature n'est pas l'unique réalité historique résistant à ces exercices d'historiographie réflexive: la littérature n'apparaît guère comme un phénomène social et politique du passé, mais comme un espace où a pu se formuler, par exemple, un questionnement sur le peuple ou sa représentation, qui a pu constituer le moyen, pour certains ouvriers, de publier des idées et d'agir dans un espace public dont l'accès leur était malaisé. Or l'effacement de la «littérature du peuple» fait bien partie des processus de refoulement et d'oubli évoqués par Michèle Riot-Sarcey: ne retenir de la littérature qu'une «pensée de l'histoire» extérieure à l'histoire, c'est bien jouer le jeu d'une politique, puis d'une historiographie, qui ont soigneusement écarté la dimension révolutionnaire de l'agir littéraire, en interdisant,

par exemple, *Les Mystères du peuple* d'Eugène Sue en 1857. Or, de quoi s'agissait-il ? D'écrire, avec les moyens de la littérature en feuilletons, « une histoire

d'une famille de prolétaires à travers les âges » – sous-titre qui aurait fort bien pu être, à peu de choses près, celui du beau livre de Michèle Riot-Sarcey.

Notes

- 1 Voir la lecture qu'en a donnée Olivier LE TROCQUER : « Orphéotopie ou l'Histoire aux enfers », *Écrire l'histoire*, n° 15, 2015, p. 194-198 [NDLR].
- 2 Michèle RIOT-SARCEY, *Le Procès de la liberté. Une histoire souterraine du XIX^e siècle en France*, La Découverte, 2016.
- 3 Emmanuel FUREIX, François JARRIGE, *La Modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX^e siècle français*, La Découverte, 2015.